

# JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annuaires : A ROUBAIX, aux bureaux du Journal, 17, rue de la Bourse, 3 ; A TOURCOING, chez M. Tardieu, imprimeur-libraire, 17, rue de la Bourse, 3 ; A LILLE, chez M. Bagnis, libraire, rue Grande-Chaussée, 10 ; A PARIS, chez M. Hays, Libraire, 17, rue de la Bourse, 3 ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine, 10.

ROUBAIX, 5 JUIN 1871

L'ancien locataire du Palais-Royal, celui que l'Opinion nationale et Cara-Franck appelaient mon prince, avait disparu dans l'effondrement du 4 septembre. On ne savait trop au juste ce qu'il avait fait, ce qu'il était devenu, et personne n'avait pu le retrouver. Aujourd'hui, cette énigme des comédies impériales reparait sur la scène ; elle apporte une lettre à M. Favre.

Le Journal de Roubaix a publié cette lettre que les lecteurs auront appréciée sans doute. C'est bien dit, souvent bien pensé, mais cela contient comme un arrière-gout de l'arrogance charlatanesque, mal dissimulé sous un semblant de vertueuse indignation. L'auteur donne à M. Jules Favre, comme à bien d'autres, mais est-ce bien au comble du Deux-Décembre, qu'il reproche de reprocher au Quatrième Septembre ses serments violés, ses élections truquées et toutes les autres fautes qui lui sont communes avec les gouvernements issus de la Révolution.

Bien qu'on n'ait guère de mémoire en France, on n'a pas encore et le temps d'oublier l'échec de 1871. On se souvient que nos destins ont été aggravés par la République, ils ont eu, pour causes premières l'imprévoyance et la légèreté des hommes de l'Empire. Cela se sait, non-seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes les plus reculées, et voit-on que les soldats qui arrivent d'Allemagne n'ont pas été tous dirigés sur Versailles ou sur l'Algerie. Un certain nombre ont été libérés et renvoyés dans leurs foyers, et il paraît que les récits de la campagne terminée par la catastrophe de Sedan, auraient porté un coup terrible au souvenir de l'Empire. Avant d'avoir entendu les soldats de l'Armée du Rhin, beaucoup de paysans parisiens ont dit : « Ce langage n'est pas celui d'un soldat, et à un mépris qui provient d'un orgueil, que la légèreté appelle en France, par les soldats sera définitivement détruite par eux. Le plébiscite réclamé par le prince Napoléon, s'il était accepté par l'Assemblée constituante, aurait été des résultats tout autres que ceux désirés à Chislehurst.

Les modifications ministérielles que nous avons annoncées sont bien décidées : M. Lambrécht est nommé ministre de l'Intérieur, M. Victor-Lefranc, ministre de l'Agriculture et du Commerce, et le général de Cissey, ministre de la Guerre. Le Journal officiel ne publie cependant aucun décret.

Constatons avec l'Univers que l'Assemblée n'est pas sur le point de retourner à Paris. Un honorable représentant, M. de Bavière ayant proposé de nommer une commission qui serait chargée d'étudier immédiatement les moyens de pourvoir d'une façon convenable à l'installation des différents ministères à Versailles, M. le chef du pouvoir exécutif a déclaré de la manière la plus formelle qu'il ne songeait nullement à proposer à

des députés de quitter Versailles. Il a pris l'engagement formel de maintenir dans cette ville le siège du gouvernement, du conseil des ministres et des principaux fonctionnaires des ministères ; il n'y aura à Paris que ceux dont la présence y est indispensable.

## Depêches Télégraphiques

Service particulier du Journal de Roubaix

Versailles, 4 juin, 10 h. 30 matin.

Pascal Groussot a été arrêté hier à Paris ; on cherche activement Pyl qui, probablement n'a pas quitté Paris. On confirme que la proposition tendant à proroger le pouvoir de M. Thiers sera présentée à l'Assemblée ce matin. Le Journal de Roubaix, parlant de questions parlementaires pendantes, dit qu'il ne serait pas étonnant que toutes ces questions amenassent l'Assemblée à confirmer de nouveau la règle de conduite déjà posée dans le programme de Bordeaux, ce serait un moyen assez naturel d'empêcher que personne ne se méprit sur les motifs qui font valider l'élection des princes et d'abroger les lois d'exil.

Paris, samedi 3 juin, au soir.

L'entrée et la sortie de Paris sont libres depuis aujourd'hui. Le public est seulement tenu à montrer des papiers sur la demande de la police.

Les chemins de fer reprennent leur service.

Le nombre des personnes arrivées aujourd'hui à Paris est immense. Une grande foule se rend autour des ruines faites par l'incendie.

L'autorité militaire accueille favorablement les demandes des directeurs sollicitant l'abolition de la loi de 1832.

La réouverture des cafés chantants n'est pas encore accordée.

Aubry, agent de l'Internationale à Rouen et trésorier de la Commune, a été arrêté.

Paris, 4 juin.

On dit que jusqu'à nouvel ordre personne ne peut sortir des portes de Paris après neuf heures du soir.

Des patrouilles de cavalerie parcourent Paris et les environs pendant toute la nuit.

La commission de la réorganisation de l'armée a adopté, à l'unanimité, le principe du service obligatoire pour tous les Français, malgré l'avis contraire de M. Thiers, qui favorise le rétablissement de la loi de 1832.

Le Figaro estime qu'il reste encore à Paris 50,000 insurgés qui ont échappé à la justice militaire. Ces hommes constituent toujours un danger ; ils n'attendent qu'une heure favorable pour exciter des troubles. Le Figaro conseille la déportation de tous dans les colonies françaises de l'Océanie.

Le Père Hyacinthe a adressé une lettre de Rome, 29 mai, au Quotidien, dans laquelle il exprime sa reconnaissance pour les témoignages de sympathie donnés à la France par le Parlement italien.

Il veut que les liens qui unissent la France à l'Italie soient resserrés. Il conseille l'unité des races latines, devant la prépondérance des races germaniques et slaves. Le Père Hyacinthe voit dans les agissements de la Commune les affreux résultats de la négation de Dieu par le peuple.

La Commune a été la démonstration de l'athéisme social. Il cite les paroles de M. Gladstone : « Le dix-neuvième siècle est le siècle des ouvriers. » Le second Empire a occupé beaucoup de cette question sociale, mais trop dans l'esprit des Césars romains. Il aurait fallu chercher à résoudre cette question par la diffusion de l'Instruction populaire, abolir le célibat protégé des soldats et la prostitution légale des femmes, supprimer sans descendre des hauteurs, sociales d'autres exemples que ceux du luxe et de la corruption.

Recherchant des enseignements en face de Paris en cendres, le Père Hyacinthe dit : « Voilà l'œuvre d'un peuple qui n'a plus de Dieu ! Voilà l'œuvre de ceux qui lui rendent impossible de croire en ce Dieu et surtout de l'aimer. »

Strasbourg, 3 juin.

Hier, le premier versement de 40 millions sur l'indemnité de guerre a été effectué ici à la succursale de la Banque de France, en billets de banque français. Cette somme est destinée à indemniser les habitants des nouvelles provinces, des pertes qu'ils ont éprouvées par la guerre.

Berlin, 4 juin.

Les relations diplomatiques seront reprises entre la France et l'Allemagne. Le marquis de Gabrier, premier secrétaire de l'ambassade de France à Berlin, est reparti pour Paris.

Le comte de Hatzfeld, a des chances pour être nommé au poste de chargé d'affaires d'Allemagne à Versailles.

Après deux guerres et deux paix dont l'une s'appelle la naufrage et l'autre l'incendie, nous nous retrouvons dans l'heureuse situation d'attente du 4 septembre, en république provisoire, avec le même personnel gouvernant. Il n'y a de moins que Gambetta et le vieil Arago, il n'y a de plus que M. Thiers et M. Dufaure. Sauf cela, et sauf deux contributions de guerre à payer et quelques réparations de faire, rien n'est changé. On convient généralement qu'il faut changer ; mais par malheur, M. Thiers ne veut point de changement, et se refuse le repos.

Cependant, il faut bien que nous tâchions de savoir ce que nous deviendrons dans huit jours.

Pour le moment, ni force, ni fortune, ni amis au dehors ni concorde au dedans, une dette terrible, un créancier inexorable, et la plus mauvaise réputation du monde, voilà notre situation. C'est celle du marchand de Venise en présence du juif Shylock. Nous

devons payer au juif une somme qui n'est plus dans nos coffres, ou lui abandonner le livre de notre chair.

Ce n'est pas une image. Le juif est là, tenant d'une main la ceinture signée Jules Favre, de l'autre son couteau fraîchement aiguisé. Et point de juge pour être à Shylock : Prends garde ! Tu couperas juste la livre, rien de moins, ou tu seras pendu. Shylock est maître, il peut couper comme il voudra. Moins, il peut reprendre ; plus il n'en aura pas de rendre.

Donc, il coupera.

Il faut payer ou être coupé, ou qu'un galion arrive.

Or, point de galion en vue. Rien au large, qu'une carcasse de vieille tartane appelée la République, absolument vide, à moins de lui compter pour cargaison la peste et les pox. Nous en avons pour témoins ses matelots, diversément jetés par dessus bord, tous dans un très-pitoiable état, abrutis, pestiférés.

Il est vrai que tous, s'injuriant et se montrant le poing orient : Vive la République ! C'est le caractère particulier de cette peste. Quant à nous, pour avoir un moment passé sur le navire, nous gratterons longtemps ! Shylock sourit et donne un dernier regard d'affiloir à son couteau.

Cependant, une espérance demeure. Là bas, là bas, dans une clarté de l'extrême horizon, nous voyons poindre une banderolle connue. Ce n'est pas un galion ; c'est bien plus, c'est bien mieux : c'est le Baccanture ! C'est la fortune, la paix, la force, l'honneur, c'est le salut de la patrie. Il attend un signal d'approche. Le donnerons-nous ce signal ? ce qui est certain, c'est que nous le pouvons donner. Aussitôt le noble navire entre au port, et tout est payé, et Shylock s'en va et nos maux sont finis.

Nous ne sommes arrêtés que par un fantôme devant lequel nous avons pris l'habitude d'une vile épouvante. Délivrons-nous du fantôme en lui criant qu'il n'existe pas : il s'évanouira. Nous verrons le Baccanture passer à travers ce spectre, il coulera la tartane pestiférée, et la vie enfin rentrera chez nous. Elle répandra ses abondances sur nos familles et ses dictames sur nos plaies.

Depuis bientôt cent ans, nous formons en France deux peuples subdivisés à l'infini, entre lesquels la division n'a cessé de s'accroître et de s'envenimer. Pour leur donner les noms du moment, l'un de ces peuples est Versailles, l'autre Paris. Albe et Rome se haïssaient moins ! Il n'y a plus à le cacher ni à se le cacher. Nous le savons, comme le reste du monde, le reste du monde le sait aussi bien que nous et s'arrange pour en profiter autant que nous y perdons. Encore un peu, les difficultés de la politique européenne se résoudre à nos dépens ; un morceau de la France sera l'appoint de tous les traités. Il n'y aura lion, ours, tigre ni chacal, en Europe, qui n'obtienne son lambeau de notre chair, et le subalpin lui-même taillera sa part. De la France, il ne restera que Paris, ville neutre, ville nocturne où l'on viendra de tous les coins de l'univers, mais masqué pour n'être point reconnu et pouvoir encore au retour recevoir le baiser d'une épouse et d'un fils. M. Hugo lui a promis ce destin. Il a prêté que le monde entier viendrait à Paris recevoir un baptême. En cela, il s'est trompé. Néanmoins,

bien certainement, Paris alors sera une cuve et le monde y viendra.

C'est ce que nos discussions préparent à l'heure qu'il est, à moins qu'une vague de ceux qui ne voudraient pas voir partir la France ne change la route logique de 89, et ne remonte d'un bond vers une autre destinée.

La France monarchique et chrétienne, la France soldat de Dieu était l'expression d'une idée qui a pointé et qui a besoin du monde qui se fit jamais si grand. Cette idée créa sa force, procura sa gloire. En l'abandonnant, elle a dégénéré jusqu'à devenir le scandale du genre humain et jusqu'à pousser les portes de la mort. C'est l'épouvante de la terre. C'est le soleil s'éteignant ! Quoi ! cette énergie nécessaire encore, même si elle n'est que dans l'âme, se serait-elle éteinte, des ténèbres soudaines, et de ces ténèbres s'éleveraient des lamentations et des prières pour demander à Dieu de rendre la France au genre humain !

Que la France donc se relève, qu'elle devienne elle-même, qu'on la voie sur son chemin de gloire, dans la lumière d'une sainte de son Dieu. La France très-chrétienne, la France des croisades et des missions, la France qui fut le geste de Dieu ! Il y aura une immense admiration dans l'imposante famille du Christ, remise tout d'un coup et tout entière sur pied. La France est vivante ! On le verra d'un pôle à l'autre, et tout le vieil édifice de César, si près d'être rebâti, craquera dans ses fondements.

Il ne nous faut qu'une tête. Le corps blessé, quasi gisant, guérira, se lèvera, marchera. On vient de voir ce que c'est que ce corps français, et si Dieu l'a organisé pour les œuvres maîtresses de la vie il le soumet, voilà un siècle entier qu'on lui tire du sang, qu'on le charge de chaînes, qu'on l'empêche de sonner d'infernal, venin, qu'on cherche à le dissoudre. Quel autre peuple dans l'histoire a pareille épouvante et est ainsi résisté à travers tant de guerres, tant de victoires coûteuses, avortées dans la défaite, malgré la persévérance, depuis quatre-vingt ans, de cette guerre intestine qui le paralyse et le tue ?

malgré la proscription, fermement on l'a tenu de l'esprit chrétien, invariablement écarté de ses conseils, ce peuple n'a jamais manqué de soldats, il a toujours fourni en abondance des religieux et des prêtres, il a toujours rebâti ses églises, on voit toujours la croix sur son front, on retrouve toujours le Christ dans son cœur. Non, non, le Christ ne dit pas comme nous-mêmes que ses Français l'ont abjuré ! Dans Paris embrasé, le feu monte au faite des palais, et il les dévore. Les Tuileries, palais du roi fait par le peuple, et l'Hôtel-de-Ville et les théâtres, palais du peuple-roi, sont en cendres. Devant les églises, spécialement vouées à la destruction, l'incendie prosterne se contente de lécher le seuil et le mur extérieur. Le Christ est là ! Et pendant que la Révolution-gouvernement massacre elle-même ses soldats ivres, Charrette consacré au Sacré-Cœur ses soldats confusés.

Il nous manque un chef, voilà tout. C'est beaucoup, sans doute ! Il nous manque un chef permanent à opposer une fois pour toutes à ces dictatures permanentes, ça fait, défaut, refait et nous impose depuis quatre-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 6 JUIN 1871.

— 48 —

## LE DERNIER IRLANDAIS

PAR ELLE BERTHE

On ne sait pas même qu'on plus de prendre un intérêt extraordinaire à la présence de William. Arrivé dans la demeure du prêtre catholique, il dit, en la noblesse irlandaise, toujours au chevet de son amie, lui prodiguant les soins les plus affectueux. Mais ces grands événements, ces bizarres contrastes passaient inaperçus au milieu des préoccupations personnelles des habitants, et, sauf un petit nombre d'amis particuliers de la famille O'Byrne on songeait à peine qu'une belle et gracieuse enfant, l'ange du pays, allait rendre son âme à Dieu. William Sullivan, après avoir porté de cottage en cottage ses encouragements, ordonna à son jeune guide de le conduire à la messe.

de cette maison blanche située à mi-cote du village, non loin de l'église ruinée de Saint-Patrick. En ce moment, toutes les fenêtres étaient éclairées ; des ombres qui passaient et repassaient annonçaient une extrême agitation à l'intérieur. Cinq ou six personnes, arrêtées devant l'entrée, causaient à voix basse. Contre le montant de la porte était appuyé un homme silencieux, le chapeau enfoncé sur les yeux ; il tenait à la main une demi-pique de matelot, comme s'il eût été en sentinelle.

Où est M. Morris ? John Morris est-il là ? demanda l'aveugle en s'approchant de ce groupe.

Personne ne répondit ; mais William sentit une main brûlante se poser sur sa sienne.

— Eh bien ? reprit le vieillard haletant, quelles nouvelles ? Y a-t-il du mieux, enfin ?

Le pauvre Morris secoua la tête.

Plus d'espoir, monsieur Sullivan, dit la veuve O'Flanagan, qui se trouvait là, avec le même empressement qu'elle eût mis à annoncer une bonne nouvelle ; la vieille Alison vient de passer pour aller chercher un médicament chez M. Bruce, le ministre anglican, et elle m'a assuré que la pauvre petite n'avait plus une goutte de sang dans les veines. Sa Révérence lui a déjà administré les derniers sacrements, et elle a versé plus de larmes encore que d'huile sainte sur ses malheureuses sœurs.

William resta comme accablé par cette cruelle certitude.

— J'ai envoyé déjà deux messagers dans les montagnes pour prévenir le chef de la famille du malheur qui le menaçait ; aucun d'eux n'est revenu. Si milord arrive maintenant, il arrivera trop tard ; — Trop tard ! répéta Morris avec un sanglot convulsif. — Oh ! pour cela, oui, dit mistress Flanagan, Allon m'assura que la jolie petite miss tendrait pas le chant du coq de minuit ; mais il faut que l'âme n'ait pas quitté encore son enveloppe terrestre, car on n'a pas encore poussé le cri de mort pour appeler les voisins et les amis. La famille O'Byrne, si puissante qu'elle soit, ne voudrait pas manquer, j'imagine, à cette vieille coutume de nos pères. — Chut ! interrompit William en étendant la main vers la vallée, ne vous semble-t-il pas que, depuis quelque temps déjà, la fusillade a cessé du côté de la gorge du Bon-Messager ?

Les assistants prêtèrent l'oreille, et ils purent s'assurer qu'en effet, le plus profond silence régnait dans la campagne.

— Le combat est fini, dit l'aveugle d'un ton solennel ; quel est le vainqueur ? nous ne tarderons pas à le savoir maintenant.

A peine achevait-il ce mot qu'on entendit le galop d'un cheval sur le pavé raboteux du village. Le cavalier passa comme un trait devant les groupes réunis sur les portes des cottages, et s'ar-

rêta devant la messe du ministre catholique. C'était Richard O'Byrne.

Son uniforme était déchiré, sa tête nue ; ses mains, son visage étaient souillés de poudre et de sang.

— Milord, s'écria l'aveugle, qui devina quel était ce visiteur, milord, un seul mot... au nom de l'Irlande ! — Les troupes régulières ont été battues et obligées de se replier en arrière, répliqua Richard d'une voix sourde ; un grand nombre de soldats ont été écrasés sous les pierres et les troncs d'arbres dans le défilé du Bon-Messager.

William retint avec effort un cri de triomphe ; mais les autres personnes présentes n'eurent pas la même réserve, et s'éloignèrent en poussant des hurras, afin de repandre l'heureuse nouvelle dans le village. Richard, sans ajouter un mot, avait remis la bride de son cheval au petit Pat et se disposait à entrer dans la maison.

— Milord, reprit William, je supplie Votre Honneur de m'excuser, mais je désirerais encore apprendre... — Homme, interrompit O'Byrne avec violence, vous savez pourquoi je viens et vous osez m'arrêter sur le seuil de cette maison mortuaire !

Il ajouta aussitôt d'un ton plus doux : — Pardonnez-moi, William ; ma tête se perd... Un poste est resté pour garder le passage, mais la plupart des gens de Neath vont revenir afin de rassurer leurs familles. Vous les interrogerez ; ils vous instruiront mieux que moi... A

voire tour, quelqu'un ici peut-il m'apprendre en quel état je vais trouver ma sœur ?

Personne ne répondit, et William baissa la tête.

— Quoi ! déjà ? murmura Richard, qui interpréta cette hésitation dans le sens le plus sinistre.

Non, non, milord, s'écria d'une voix vibrante John Morris, qui se dressa tout à coup devant lui comme un spectre menaçant ; non, elle n'est pas morte encore, et vous pourrez contempler votre ouvrage... Entrez, excellent frère, qui avez sacrifié votre sœur à vos rêveries politiques ! Entrez, illustre chef de la maison royale d'O'Byrne, qui avez vous-même déshonoré publiquement la race de Bron-dubh ! Allons ! entrez, pour voir mourir la plus belle, la plus innocente, la plus touchante créature que le ciel n'ait jamais donnée à la terre... Seul vous aurez le cœur assez dur, assez flétri par l'ambition et l'orgueil, pour contempler un pareil tableau sans mourir de honte et de douleur !

Aux premiers mots de ce discours outrageant, Richard avait porté la main à son épée. Mais en reconnaissant John Morris, il laissa retomber l'arme dans le fourreau et resta immobile, le front baissé, sans répondre, un seul mot. William s'écria en écartant rudement le jeune homme égaré :

— Insensé ! pouvez-vous parler ainsi à votre lord, au courageux Irlandais qui va peut-être assurer à tout jamais l'in-